
Modèles linguistiques, « Génétique de la production écrite et linguistique », coordonné par Irène Fenoglio et Jean-Michel Adam, t. XXX, vol. LIX, 2009

Louis Hay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/422>

DOI : 10.4000/genesis.422

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 10 octobre 2010

Pagination : 170-171

ISBN : 978-2-84050-711-6

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Louis Hay, « *Modèles linguistiques*, « Génétique de la production écrite et linguistique », coordonné par Irène Fenoglio et Jean-Michel Adam, t. XXX, vol. LIX, 2009 », *Genesis* [En ligne], 31 | 2010, mis en ligne le 18 juin 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/422> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.422>

au cours de l'écriture, on ne sait plus de quel « je » il s'agit : l'analyse des brouillons rédactionnels dévoile un mouvement de multiplication de narratrices, de voix et de niveaux de récit, qui se répètent et se confondent comme dans des anagrammes narratifs. Au milieu de cette dissémination des sujets, un élément du récit reste debout : le « tu », qui apparaît dans tous les récits comme l'amoureux, l'objet désiré, le jumeau, bref, le lecteur, celui qui pourrait rassembler les récits. Mais tout comme chez Cortázar et chez Perec, on n'arrivera jamais au ciel de la marelle, le puzzle ne pourra pas être achevé, et le lecteur, bien sûr, se perdra comme les narratrices infinies de Villemaire.

Même si l'on y trouve des épilogues, même si les personnages sont morts, les écritures de ces trois romans postmodernes ne finissent pas, puisque la tâche de jouer, de rassembler, est à la charge du lecteur, qui ne *peut* pas mourir. Mais cette immortalité de l'écriture n'était pas donnée d'emblée. Comme l'a bien montré Danielle Constantin, l'auteur était bien vivant au début, dans les premières campagnes d'écriture : il a fallu passer par plusieurs miroitements entre carnets et brouillons, méta-écriture et rédaction, personnages et narrateurs et des tout petits bouts de phrase, pour que l'auteur soit bien mort et le lecteur plus vivant que jamais.

Modèles linguistiques, « Génétique de la production écrite et linguistique », coordonné par Irène Fenoglio et Jean-Michel Adam, t. XXX, vol. LIX, 2009.

Compte rendu par Louis Hay

Le dernier numéro de *Modèles linguistiques* paraît sous le signe de l'ouverture.

Ouverture à une recherche internationale, à une diversité de corpus et à une pluralité d'écoles théoriques, qui apportent ensemble un sang neuf à la recherche. De là peut-être l'idée d'en proposer la lecture à un non-spécialiste, aux risques et périls de la linguistique.

Dans l'introduction du volume, Jean-Louis Lebrave fait le point sur l'état d'une « linguistique de la production écrite » dont l'élaboration est l'un des acquis majeurs de la science génétique. Pour qui a suivi les recherches initiées par l'équipe de Linguistique de l'ITEM, les avancées sont sensibles : les concepts se sont affirmés, simplifiés et clarifiés. Désormais, le champ est nettement délimité : la linguistique ne saurait épuiser les singularités sémiotiques du manuscrit, ni saisir le processus même de l'écriture. Mais une théorie de l'énonciation écrite est possible qui permet de construire une *génétique des transitions entre états*. La voie est ouverte au travail de modélisation et Lebrave rappelle les quatre concepts qui décrivent classiquement les substitutions orientées dans le temps. Il propose par ailleurs de les compléter par une typologie chronologique de quatre étapes (cinq avec celle de la transmission) des processus d'écriture. Il faut citer sa conclusion qui ouvre, discrètement encore, une perspective qui porte loin : « En montrant ainsi comment le sens advient au texte dans les brouillons, la linguistique apporte une réponse originale à la question souvent débattue, de savoir si la critique génétique est ou non une *critique*. »

La question n'est pas étrangère au travail d'Irène Fenoglio qui figure un peu plus loin. On sait sa « découverte » du fonds Benveniste dans les tiroirs du département des Manuscrits orientaux de la BnF. L'analyse qu'elle en propose est à la fois une contribution à l'histoire de la recherche en sciences humaines et un exemple d'application d'une méthode génétique qui va du premier classement des manuscrits à l'analyse documentaire du dossier et à l'interprétation linguistique du texte. Le document étudié est l'essai sur « Le langage et l'expérience humaine », vaste réflexion sur la subjectivité et le temps où se développe notamment le concept fondamental de *discours*. Irène Fenoglio en fait l'objet d'une véritable leçon d'analyse microgénétique qui montre le surgissement de la pensée dans la langue, grâce à l'étude exhaustive d'une série complète d'échantillons repré-

sentatifs des divers niveaux du manuscrit. De ce parcours, elle rapporte aussi des suggestions pour une réflexion, à peine ébauchée jusqu'ici, sur les traits distinctifs d'une écriture fictionnelle et d'une écriture scientifique.

Entre ces contributions figurent deux études consacrées aux rapports entre la linguistique de la genèse et celle du texte. Issues d'un programme interdisciplinaire de l'université de Lausanne, elles contribuent incontestablement à l'originalité de ce volume.

Jean-Michel Adam montre que la « transition entre états » relevée par Lebrave dans les manuscrits s'observe aussi bien dans les textes publiés. Il en présente une véritable typologie à travers une palette d'exemples convaincants du ^{xx}e siècle et propose, avec l'étude des trois états auctoriaux de *La Belle au bois dormant* de Perrault une démonstration qui fera chaud au cœur de tout généticien. Je suis un peu plus hésitant à le suivre jusqu'à la *Chanson de Roland*. Le statut de l'auteur, de l'œuvre, de la transmission me semble trop changé depuis l'époque médiévale pour s'intégrer à une démonstration contemporaine. Mais cela ne porte en rien préjudice à sa description du champ de la variation textuelle (p. 33) ni au schéma (p. 29) qui apporte un véritable changement de paradigme à la notion même de *texte*. Adam propose de lui substituer le concept englobant de *textualité*, qui place le texte au cœur d'un ensemble d'interactions qui le constituent : cotextes (d'un même recueil), métatextes (qui le glosent), interdiscursivité constituée par l'ensemble des systèmes de genres et de la langue disponibles à une époque donnée. Ce schéma justifie la double approche du texte par une linguistique de la genèse et une linguistique de la textualité. Il incite les généticiens à garder dans leur pensée une perspective ouverte sur le destin public des Œuvres. Mais sans doute voudront-ils toujours distinguer entre les changements apportés au second *Don Quichotte* par Cervantès et ceux qu'il subirait sous la plume de Pierre Ménard.

À son tour, Rudolf Mahrer met en cause l'opposition du texte au brouillon, en révisant les critères classiques de la textualité. Le critère de cohérence peut s'appliquer au brouillon dès lors que son unité énonciative est reconnue par une « appréhension interprétative ». Celui de sa fonction communicationnelle est relativisé par « la nature intrinsèquement dialogale de l'énonciation » dont témoigne le caractère autodialogique (Bakhtine) de l'écriture. De même, les *substitutions* (Lebrave) s'apparentent à des *reformulations* énonciatives. De là, pour Mahrer, la pertinence d'une construction théorique qui permet d'analyser les faits de production (ou d'énonciation) indépendamment des sémiotiques qui les supportent. Cette thèse est illustrée par des exemples empruntés aux manuscrits de Ramuz et qui sont, en effet, démonstratifs, même s'ils prêtent parfois à surinterprétation : la rature d'une seule lettre suffit-elle pour établir que la « difficulté à nommer est ainsi portée sur la scène énonciative [...] », ou bien, des reformulations (textuelles) comme « je la fis s'asseoir » en « Ou plutôt elle s'assit d'elle-même » montrent-elles vraiment « un monde qui résiste au mot » (p. 61-62) ?

En fait, ces détails n'ont d'intérêt que pour témoigner, peut-être, d'une différence de sensibilité. Pour le généticien, la complexité du manuscrit, sabré parfois de centaines de ratures, éclaté dans le temps et l'espace, pris dans le réseau enchevêtré d'un dossier, déborde les modèles d'un énoncé textuel (peut-être est-ce un sentiment de « littéraire » ?). Mais inversement, Mahrer a certainement raison d'inviter à une réflexion sur la notion de *trace* et, de façon plus générale, sur l'intérêt, pour la génétique, à réfléchir « sur l'horizon d'interprétabilité de [son] objet – ce qui constituerait un complément épistémologiquement bienvenu à une définition trop “choisiste” de la discipline ». Entre textualité et genèse, le départ est en tout cas donné à un débat neuf.

Les trois contributions suivantes offrent un panorama des nouveaux outils de la recherche génétique. Valentina Chepiga conjugue trois méthodes pour trai-

ter, en bonne épistémologie, d'un problème dont la solution est connue d'avance : celle de l'identité des auteurs Romain Gary et Émile Ajar. Entre une confrontation statistique des paramètres syntaxiques qui caractérisent les deux corpus et une étude des variantes génétiques, dont le logiciel MEDITE permet la comparaison automatisée, elle place une description comparative des éléments matériels des deux dossiers. Une analyse des écritures fournirait sans doute un élément d'identification plus décisif encore que celle des documents. Mais l'association de l'analyse matérielle à l'analyse textuelle constitue en soi une prometteuse première méthodologique.

Avec Claire Doquet-Lacoste et Christophe Leblay, le rideau se lève sur le champ tout neuf d'une linguistique de la genèse numérique. Dans ce royaume enchanté, des enregistrements *online* nous révèlent tout ce que nous avons toujours voulu savoir sur la temporalité de l'écrit. Il est vrai que ce n'est plus tout à fait le même : l'environnement sémiotique (et sans doute pour une part cognitif) de l'écriture a changé. Doquet-Lacoste se demande en quoi ce changement influence les catégories classiques de la génétique (ajout/suppression, variante immédiate/variante tardive, etc.). Mais elle s'intéresse surtout à ce que l'information temporelle dit désormais sur le comportement et donc sur la subjectivité du sujet écrivant. Cette étude, qu'elle conduit avec beaucoup de finesse dans le cadre de « l'énonciation au sens restreint » (Cullioli), illustre la contribution originale de la recherche *online* à l'intelligence des faits d'écriture. L'enjeu affirmé est de « [...] construire, à partir de la mise en évidence des logiques d'écriture singulières, les traits distinctifs de l'énonciation scripturale ».

Christophe Leblay propose également (p. 166) une classification spécifique des opérations enregistrées par l'ordinateur, mais ceci dans une visée pédagogique : en revoyant les enregistrements de leurs propres rédactions, les étudiants peuvent progresser dans la pratique de la langue et de l'écriture. Il faut insister sur l'intérêt de

ces nouveaux apports à l'étude de la production écrite – d'autant, peut-être, que nous ignorons si le clavier, à son tour, restera toujours à notre disposition.

***Genetic Criticism and the Creative Process: Essays from Music, Literature and Theater*, dir. William Kinderman et Joseph E. Jones, Rochester, University of Rochester Press, 2009.**

Compte rendu par Patrizia Metzler

Les communications figurant dans ce volume ont été présentées au symposium international intitulé « La critique génétique dans un contexte interdisciplinaire : littérature, arts visuels, théâtre, musique », organisé avec le concours du CNRS par l'université de l'Illinois à Urbana-Champaign en mars 2007. Cette publication témoigne d'un remarquable effort pour faire travailler ensemble des chercheurs issus de disciplines différentes sur le processus de création. Dans son introduction au volume, William Kinderman développe l'idée fondamentale selon laquelle l'approche génétique d'une œuvre d'art améliore la compréhension que nous en avons et ouvre des perspectives inédites. Outre une présentation commentée des différentes contributions au volume, Kinderman illustre par des exemples comment la méthode génétique révèle les influences croisées qui éclairent de multiples aspects du processus de composition. Il présente en particulier plusieurs exemples attestant que dans leur pratique de compositeurs, Wagner aussi bien que Beethoven étaient traversés d'influences extérieures au monde de la musique, et il appelle de ses vœux une intégration de toutes les sources et méthodologies existantes afin de faire progresser les recherches sur le processus de création.

La première partie, intitulée « Textes, variantes et variations : contextes évolutifs en littérature et au théâtre », regroupe cinq contributions témoignant de l'apport de la critique génétique dans cinq domaines de recherche.